

TEMPERATURE

De 11 juillet 1905.

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 3 P. M., 5 P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

INCIDENT CLOS.

L'incident marocain est clos. La controverse soulevée par la visite de l'empereur allemand à Tanger, controverse qui a pris, à certains moments, un caractère aigu et faisait craindre de graves complications, a pris fin, et l'entente à laquelle sont arrivés les gouvernements de la France et de l'Allemagne a été simultanément annoncée à Paris et à Berlin.

Cette entente est basée sur la reconnaissance pleine et entière des intérêts spéciaux de la France dans le Maroc.

En ne faisant part au parlement français, M. Rouvier, président du conseil et ministre des affaires étrangères, s'est exprimé ainsi :

"L'accord ainsi obtenu laisse intacts les arrangements antérieurement faits avec d'autres puissances. A aucun moment les négociations n'ont-elles porté sur l'entente franco-anglaise ou l'entente franco-espagnole.

Les déclarations faites dans les notes et les assurances formulées des représentants du gouvernement allemand permettent d'affirmer que l'Allemagne ne met pas en question nos conventions avec la Grande-Bretagne et l'Espagne.

"Comment en aurait-il pu être autrement, puisqu'il est évident que les conventions entre deux puissances ne sont pas des sujets de discussion avec une troisième puissance. La Chambre peut se féliciter de l'heureux résultat des négociations entre la France et l'Allemagne, grâce aux efforts sincères des deux gouvernements."

La déclaration du premier ministre français a été accueillie par des applaudissements enthousiastes sur tous les bancs du parlement. La joie ne sera pas moins grande dans le pays, en ce qui concerne l'incertitude de ces dernières semaines et constatant que tous les intérêts du pays sont sauvegardés.

Les Allemands se réjouissent également et se montrent enclins à regarder l'accord conclu comme une victoire pour la diplomatie de l'empereur Guillaume et du chancelier de Bulow.

Il est vrai que par cet accord le gouvernement allemand obtient ce qu'il a réclamé dès le début de la controverse, c'est à dire, une conférence internationale qui s'ouvrira à Fez, capitale du Maroc. Et puisque'il avait donné l'assurance la plus formelle de son respect des intérêts spéciaux de la France dans ce pays et des arrangements antérieurement faits par elle avec d'autres puissances, le gouvernement de Paris est montré en entêtement déplacé en refusant de donner satisfaction sous ce rapport à son antagoniste. D'ailleurs, pourquoi la France aurait-elle refusé de conférer avec d'autres puissances, relativement au Maroc puisque tout ce qu'elle y réclame jusqu'ici lui est reconnu. Il est même préférable pour elle que les Allemands estiment qu'ils ont remporté une victoire diplomatique, car de cette façon la satisfaction est générale.

Quant à la situation de la

France dans le Maroc elle n'est pas et ne sera pas matériellement changée. Ce pays est compris dans sa sphère d'influence et il y restera.

L'OMBRE LEGERE.

Le saule d'Alfred de Musset.

Paris, 2 juillet.

Hier, un de nos confrères notait que le saule dont le feuillage éploré ombrage au Père-Lachaise la tombe de Musset, était menacé de mort : ses racines mises à nu ne sont plus protégées contre l'aridité du soleil de juin, et elles sont privées des sucs vivifiants du sol.

Déjà le mois dernier, M. H. Lavedan, avec sa verve jolite et toute la grâce de son ironie, est la cruauté de railler le pauvre arbuste pour sa mine malingre et son attitude si fatiguée. Le saule que les guides hâdecker vénèrent dans leurs mentions, le saule dont le maigre panache attire vers la tombe du poète des profanes curieux ou des pèlerins fidèles, n'eût jamais, à vrai dire, qu'une vigueur très éphémère.

Je viens mettrai dans le secret des dieux et des jardiniers funèbres : toutes les deux ou trois ans il a fallu jusqu'ici remplacer l'arbre, auquel un espace trop restreint était accordé.

Depuis que les cendres de Mme Lardin de Musset reposent près de la dénouille fraternelle, le saule, moins libre encore de puiser par ses racines la force de la terre, secré dans l'étreinte des tombeaux, étouffe.

Aimez vous l'avenue Gabriel, et prenez-vous plaisir à suivre cette promenade dont Théophile Gautier, dans son "Fortin" a dit la poésie ? Si vous êtes amateur de son charme, et si vous la fréquentez, vous ne pouvez pas ne pas connaître certain saule pleureur qui est entre le carré Marigny et la statue d'Alphonse Daudet.

C'est un arbre magnifique et d'une superbe mélancolie. Il ne dépareillerait pas un coin de gravure anglaise du commencement du siècle dernier ; il illustrerait à merveille quelque scène touchante, sentimentale, et un peu triste. Près de lui, une fontaine fait murmurer son long et doux sanglot, et parfois la vasque tout emplit d'eau et effleurée par le feuillage incliné du saule.

Sous son ombre vint plus d'une fois s'asseoir Alfred de Musset ; sous son ombre il rêva dans les crépuscules d'été ; sous son ombre il écrivit la strophe célèbre :

Mes chers amis, quand je mourrai, Planter un saule au cimetière.

Il habitait alors à Neuilly et aimait à revenir de Paris à pied, en traversant les Champs-Élysées. C'est ainsi qu'un jour il rimait ces vers, qui devaient d'abord prendre place dans le "Saule" puis qui, plus tard, commençèrent l'épigramme de "Lucie".

En 1900, lorsqu'on exécuta le projet d'une grille monumentale ouvrant de ce côté les jardins du palais de l'Élysée, on voulut pour les besoins de la perspective, et la gloire des architectes officiels, abattre la fontaine et le saule. Mais quelqu'un se souvint et protesta ; grâce à l'intervention de M. Froment-Meurice, le conseil municipal décida que

l'arbre, ami du poète, serait respecté.

Les conseils municipaux n'avaient pas toujours été aussi éléments pour Alfred de Musset. A sa mort, l'édileur Chaperier transmit au conseil une demande de Paul de Musset, apostillée par plusieurs académiciens, où l'on sollicitait un emplacement pour le tombeau de l'auteur des "Nuits". Le préfet de la Seine était assailli de demandes de ce genre, et il en conçut quelque humeur.

— Eh quoi ! s'écria-t-il, il faut donner des terrains à tous les poètes qui meurent, comment, messieurs, nous en tirerons-nous ?

Arago redit ces paroles au prince Napoléon.

— Haussmann, dit le prince, a sans doute oublié que Musset a été au collège avec lui et qu'il est par excellence le poète parisien. Ne vous inquiétez pas, j'en parlerai à l'Empereur.

Napoléon III, dès qu'il en eut qu'on attendait de sa générosité, répondit :

— J'honore volontiers Musset. Qu'on choisisse un emplacement au cimetière de l'Est. Je le paierai de mes deniers.

Sur la tombe du poète dès lors flotta l'ombre d'un saule : il était si grêle et si chétif qu'il excita la pitié du colonel Hilario Ascazubi, poète de valeur qui dans l'Amérique du Sud, sous le pseudonyme d'Anioetto el Gallo, jouissait d'une fort bonne réputation littéraire. Il résolut de faire adopter à un saule digne de ce mausolée illustre. Des bords du Paraná le saule fut amené à Buenos-Ayres ; après avoir reçu les soins d'un botaniste distingué, l'arbuste fut embarqué sur le transport la "Guienne", qui commandait M. Aubry de La Noë. Un Français qui vit encore, M. E. Noël, entoura de sollicitude le saule du colonel, et put le remettre en excellent état au conservateur du Père-Lachaise, le 15 juillet 1866.

Hélas ! le saule de la Plaine eut le destin des autres saules : il ne dura que l'espace de trois années. Du moins, des adorateurs de Musset le crurent-ils plus résistants, et pensant que ce saule avait vécu, ils lui firent l'honneur de transformer ses débris en reliques : ils ravirent quelques rameaux pour les garder avec ferveur. — Et je sais qu'il y a quelques années Mgr Le Nordet, grand admirateur d'Alfred de Musset, et qui occupait alors plus de poésie que de politique fut fort heureux de posséder une branche de l'arbuste dont la vie secrète tenait à cette tombe.

Qu'on rende la force et la vigueur au saule du Père-Lachaise ! Nous le souhaitons tous. Mais peut-être avec moi vous préférerez songer au poète devant le saule de l'avenue Gabriel, le saule aux ramures romantiques, qui mêle son bruissement léger à la plainte de la fontaine.

Collision dans la baie de New York.

New York, 11 juillet. — Le remorqueur "Oneda" est entré en collision ce matin avec le canot automobile "Edna" appartenant à M. Nicolas Smith. Un des hommes qui se trouvaient à bord du canot a été grièvement blessé dans la collision. Les autres se sont jetés à l'eau mais ont pu être recueillis. Le canot a été coupé en deux et a coulé en quelques secondes.

La fête de vendredi prochain.

M. A. A. Carrière, président du comité de publicité de la Société française du Quatorze Juillet, nous communique des renseignements au sujet de la fête de vendredi prochain aux quels nous donnons très volontiers place dans nos colonnes.

Les détails de la fête sont tous arrêtés et à peu près terminés, grâce à l'activité dont les comités divers ont donné tant de preuves. Les terrains seront éclairés à giorno, et la grande tribune sera décorée aux couleurs françaises et américaines.

A midi, vendredi, une salve de vingt et un coups de canon sera tirée à Elk Place, annonçant l'ouverture de la fête. A deux heures et demi commenceront les courses qui seront fort intéressantes. Le soir, il y aura un grand feu d'artifice qui sera précédé d'un banquet populaire.

WEST END.

Plus la saison s'avance et plus s'accroît le succès de West End. Il est dû non seulement à l'agrément qu'offre une soirée à ce coin du bord du lac, mais aussi aux efforts de la direction pour plaire au public.

L'affaire Tollet.

Nashville, Tenn., 11 juillet. — Une dépêche de Pikeville, Tenn., au "Banner" annonce que Charles Swafford, neveu de W. L. Tollet, qui a été assassiné samedi dernier, a été arrêté aujourd'hui et enfermé dans la prison de Pikeville. Il y a une profonde excitation dans le comté et on s'attend à des troubles pendant l'audition de l'inculpé qui aura lieu demain.

Les pluies dans le Tennessee.

Nashville, Tenn., 11 juillet. — Les rapports reçus du centre et de l'ouest du Tennessee prouvent que les récentes pluies ont eu un effet désastreux sur les récoltes en général.

La récolte de blé est considérée entièrement perdue. La chute d'eau enregistrée pendant le mois de juillet dépasse déjà 3 pouces.

La nouvelle marine russe.

New York, 11 juillet. — On mande de St-Petersbourg au "World" : "Le gouvernement russe ayant résolu de construire une puissante et forte marine, a demandé à M. Charles Schwab d'établir des plans pour les nouveaux quais et de fixer le temps qu'il faudrait pour les terminer."

Ventes inscrites au Bureau d'aliénations.

- Mme Louise Despony à Jos. J. Pujol, un terrain, Ste Anne, Rendon, Dumaine et Hagan, \$200. E. J. Bellocq à Léon Aurenson, un terrain, Conti, Bompard, Bievville et Bourgois, \$5,400. E. Brevier, un terrain, Marepas, Fortier, Sauvage et Encampment, \$400. G. Bedersheimer à Mme A. Oehmichen, deux terrains, Pierce, Scott, Palmvre et Cleveland, \$1,350. Mme H. Bourke à S. Segari, un terrain, Girard, Dryades, Bompard et Julie, \$300. H. W. Smith à la German-American Homestead Co., un terrain, Marepas, Fortin, Sauvage et Encampment, \$200. H. W. Clark à B. Mouniet, un terrain, Webster, Washington, Eliza et Alix, \$500.

Cour Martiale.

Le procès du lieutenant Wilhoit, de l'armée des Etats-Unis, accusé de conduite inconvenante, a continué hier devant la Cour martiale siégeant à la caserne de Jackson.

La séance presque entière a été consacrée à la lecture de l'acte d'accusation et à la discussion de divers points de droit soulevés par les avocats.

Un seul témoin a été entendu. Le juge Marr, défenseur de l'accusé, après avoir présenté M. Edwards, Paragon, un collègue, qui lui est adjoint pour la défense, a demandé le huis clos pour la lecture de l'acte d'accusation, quelques charges étant d'un caractère sensationnel, mais la cour en a décidé autrement.

Onze chefs d'accusation sont relevés contre le lieutenant Wilhoit, quatre pour avoir été en compagnie de femmes de mauvaise vie dans la caserne, à la vue des officiers, de leurs femmes et des soldats, et dans son appartement. Les autres ont trait à des dettes et des emprunts.

Les créanciers de l'accusé sont, pour la plupart, de la Nouvelle-Orléans. Quelques-uns sont de la paroisse de Plaquemines et d'autres de New York.

Le lieutenant Wilhoit a admis l'exactitude de quelques allégations, mais a nié toute intention criminelle.

Il a été alors donné lecture des dépositions écrites du capitaine M. C. Bucky et du sous-lieutenant Walter C. Baker, de Fort Trothen, N. Y., et de Mlle Ella Colwell, agent du chemin de fer de Long Island à la station de Whitestone, N. Y.

Le juge Marr a demandé à la cour d'ordonner la présentation de certains papiers tendant à démontrer que les accusations portées contre le lieutenant Wilhoit sont le résultat d'un complot, attendu que le lieutenant Manning avait soudainement manifesté de la haine pour le lieutenant Wilhoit et que le lieutenant-colonel Charles W. Hobbs, aujourd'hui général de brigade en retraite, avait soutenu le lieutenant Manning.

Le capitaine C. D. Roberts, juge-avocat, a soutenu que les accusations n'avaient pas été portées à l'instigation du colonel Hobbs ni du lieutenant Manning.

La cour a ordonné de continuer les débats.

M. C. A. Cavaroc, de la Cavaroc Company, a soumis à la cour un billet de \$100 remis à J. S. Purdy par le lieutenant Wilhoit. Ce billet a été donné à la Cavaroc Company en paiement d'un compte, mais refusé par la Germania National Bank.

A partir d'aujourd'hui la cour siégera de 9 h. 30 du matin à midi, et de 1 h. à 4 h. de l'après-midi.

Subornation de témoins.

L'agent spécial Trainor, du bureau de l'attorney de district, a porté à la première cour criminelle de cité une accusation de subornation de témoin contre J. J. Lowdell.

Lowdell, qui a récemment été accusé de coups de couteau James Mulvey, James Burke et John Pennington, devant la résidence de Mme Maud Weiss, rue Baronne, a été arrêté, puis mis en liberté sous caution.

Il y a quelques jours Mme Weiss, le témoin principal, était arrêtée à son tour et mise sous caution parce que la police a appris qu'elle se préparait à quitter la ville.

Or, il paraît que Lowdell lui-même ait acheté le billet de chemin de fer avec lequel Mme Weiss devait partir.

C'est pour ce fait qu'il est accusé de subornation de témoin.

Sous caution.

Les huit individus accusés de complicité dans les vols commis récemment dans des wagons de la compagnie de chemin de fer de l'Illinois Central, ont comparu hier devant le juge Skinner, de la première cour criminelle de cité.

Six d'entre eux ont été mis sous caution de \$750 chacun, les deux autres sous \$500.

James J. Heaton, qui s'est constitué prisonnier lundi, a fait des aveux complets à la police.

Ses révolutions ont conduit à l'arrestation des individus déjà sous les verrous et vont probablement en provoquer d'autres.

Le Rév. A. B. Esnard.

Nous avons reçu l'agréable visite du Rév. Adrien Benjamin Esnard, nouvellement ordonné et venu passer quelques temps au sein de sa famille.

Le jeune prêtre dira sa première messe dimanche prochain, à l'église St-Augustin, à dix heures du matin, messe à laquelle prêchera le Rév. Booker de New York, et assisteront nombreux les amis de la famille de l'officiant.

Le Rév. Esnard est natif de la Nouvelle-Orléans. Il a fait ses études théologiques au séminaire de Louvain en Belgique, et fait partie de la congrégation de l'Immaculée Conception. Il ira au Congo, en mission en quittant ici. Neuf membres de sa congrégation furent massacrés en Chine, lors du soulèvement des Boxers.

Le Rév. Esnard est fils de M. J. B. Esnard et petit-fils de Mme Déjan, demeurant rue Dauphine, coin Quartier. Il quitte la Nouvelle-Orléans il y a treize ans, accompagné par un ami de la famille, le Rév. Alphonse Ketsels, et entra dans un collège de la Belgique, le St-Nicholas, où il demeura jusqu'à ce qu'il ait terminé ses études classiques. Le jeune Esnard vint alors faire une visite à sa famille et retourna en Belgique pour faire ses études théologiques ; la vocation religieuse le sollicitait, et aucune influence ne put l'en détourner.

Il y a quelques années, alors qu'en voyage en Europe, M. et Mme Esnard et leur fille allèrent voir le parent aimé. On devine combien fut touchante cette visite ; Esnard rencontra à la tendresse de sa mère, de cette mère, de cette sœur et préférait aux séductions du monde les austérités d'une vie d'imposition, de sacrifices et de prières.

Il y a quelques années, alors qu'en voyage en Europe, M. et Mme Esnard et leur fille allèrent voir le parent aimé. On devine combien fut touchante cette visite ; Esnard rencontra à la tendresse de sa mère, de cette sœur et préférait aux séductions du monde les austérités d'une vie d'imposition, de sacrifices et de prières.

Insolent puni.

Un conducteur de car de la ligne Magazine du nom d'Ernest Stewesaut a été condamné hier par le recorder adjoint Sam Levy, de la cour d'Alger, à \$50 d'amende ou 60 jours de prison pour ivresse et bris de paix.

Ernest Stewesaut, qui avait bu plus que de raison, est entré lundi à cinq heures du soir dans un car de la ligne d'Alger à Gretna, en compagnie de deux autres individus dont l'un portait également l'uniforme de conducteur.

Dans le car se trouvaient Mlle Annie Schultz et une de ses amies. Or, non content de tenir des propos malésants, Stewesaut osa porter ses mains sur Mlle Schultz.

Un mécanicien du Texas et Pacifique, M. Eustache Kerner, de McDonoughville, réprimanda Stewesaut et une bataille s'engagea. C'est alors que Stewesaut fut arrêté par l'agent de police Shea.

En condamnant l'impudent personnage, le recorder Levy a dit qu'il regrettrait beaucoup de ne pouvoir le punir davantage.

BASE BALL.

New Orleans, 4, Montgomery, 3.

Chute.

Chas Mitchell, un ouvrier de couleur, travaillant au égout à l'angle des rues Jackson et Magnolia, hier après-midi, lorsqu'il est tombé dans une excavation, se blessant à la tête. Il a été pansé à l'hôpital.

Advertisement for GRUENWALD'S PIANOS. \$259. Achèteront un BON PIANO NEUF PIANOS AU MAGASIN DE MUSIQUE DE LA GRANDE MAISON DE PaiEMENTS MENSUELS. Enpaiements de \$10 à \$6 par mois—sans intérêt ; ou bien en paiements par semaines si vous le préférez.

Les Maladies de la Peau

Advertisement for Hydrozone Glycozone. Endossé par la Profession Médicale. En détruisant les germes, ils aident le nature à accomplir une guérison. Envoyez trente-cinq cents pour les frais d'express sur des Bouteilles d'Hydrozone Glycozone. Vendues par les Principaux Pharmaciens. Pas véritable à moins que l'étiquette porte ma signature : Prof. Charles Marchand, 63-1 Rue Prince, N. Y. Ecrivez pour obtenir des renseignements gratuits sur HYDROZONE et GLYCOZONE.

Précoces voleurs. Julius Seguin, un jeune garçon de 15 ans, demeurant avenue Lafayetle, 730, passait rue du Canal, entre Bourbon et Royale, hier matin à sept heures et demie, lorsqu'il a été accosté par Stanley Curo et Paul Bardau, âgés respectivement de 15 et 17 ans, qui lui ont pris sa bourse contenant 25 cents. Les deux jeunes gens ont été arrêtés plus tard par l'agent de police R. Foise.

Nègre arrêté. Thomas Jones, le noir accusé d'avoir outragé Rosa Kaier une fillette de 8 ans, ces jours derniers, a été arrêté hier matin par les officiers Will et Dell.

Voleuse à l'étrang. A onze heures hier matin une négresse du nom de Cete Conetto, demeurant à Alger, a été arrêtée par l'agent Rey Duker. Elle a été prise en flagrant délit de vol dans le magasin Kirby, rue du Canal, 737.

Blessure.

Fleming Payne, un homme de couleur, se trouvait en compagnie de Clarive Julien à Alger, hier après-midi, lorsqu'il a été blessé à la jambe gauche par une balle de revolver tirée sur lui par Joseph Smith.

A L'HOPITAL.

Julius Brown, de couleur, est arrivé à la Nouvelle-Orléans hier matin pour se faire soigner à l'hôpital. Il souffre de blessures au corps reçues dans un accident à Napoléonville, Lae.

Mors aux dents.

Un cheval attelé à une charrette que conduisait Renda a pris le mors aux dents, hier matin et s'est heurté à un automobile rue Toulouse, causant des dommages d'environ \$50.

Renda, jeté à terre, a été blessé au bras gauche. Il a été pansé par les étudiants en médecine et a été ensuite conduit à son domicile, rue Conti 1011.

Corps trouvé.

Le corps de Wm Gould, qui s'est accidentellement noyé dans le fleuve samedi dernier, a été repêché au pied de la rue Huitième hier après-midi par Jos. et Fred. DiRet.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LE VIOLONEUX

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

PREMIERE PARTIE

La Cabane du Val-aux-Biches

XI

AMIES DE PENSION

Suite.

Lorsqu'il disparut enfin, elle dit à Marguerite :

— Tu sais, nous causions de toi. Je voulais le confesser.

La vicomtesse eut à peine l'air d'entendre et demanda :

— Parle-moi de ton père. Tu n'en as pas de nouvelles ?

— Non, quelques lignes d'un télégramme expédié de Marseille au moment de s'embarquer. Il me dit de l'embrasser très tendrement et je le fais.

Elle passa ses deux beaux bras autour du cou de sa cousine et appuyé ses lèvres à son front déjà fêtré par la souffrance.

— Ah ! fit-elle, il t'aime bien, mon pauvre père. C'est une adoration qu'il a pour toi. Son affection est égale entre nous.

— C'est vrai. Aussi tu ne peux pas avoir que de reconnaissance j'ai pour lui !

Angèle reprit :

— Ton mari me connaît ses ennemis. Il se désolé de ton état de santé, mais les médecins affirment que ce n'est qu'une langueur sans bases, un moment à passer que crise.

Marguerite eut une imperceptible crispation de lèvres.

— Tu murmura seulement :

— Je n'ai pas tant de confiance.

— Tu parais de sujet :

— Là, il va mourir, ce pauvre président Chaleil ?

— J'en ai peur.

— C'est dommage. Il t'aimait bien.

— Moi aussi, fit Angèle ; j'avais pour lui une grande affection... et puis il me plaisait !

— A qui va-t-il laisser sa succession ?

— Je ne m'en doute pas.

— A toi peut-être.

— Je t'assure que j'en serais surprise et que je n'y ai jamais pensé.

— Sans doute, mais à qui veux-tu qu'il lègue ses biens ? Pas de parents.

— Aux pauvres, aux hospices.

— Non, j'étais sa Benjaminine, sa préférée... Il parlait sans cesse de toi. Tu seras très riche, tout le monde le sait !

Angèle répliqua avec indifférence :

— Peut-être... Je t'affirme que j'aimerais mieux être heureuse.

— Tu seras l'un et l'autre. Tu es née sous une bonne étoile... Que te manque-t-il ? Tu as la fortune et la jeunesse, le charme et la santé. Je t'envie, je te jalouse... Que je voudrais te ressembler !

Elle songeait :

— Il m'aurait aimée peut-être tandis que je ne sais rien pour lui !

Elle s'arracha à l'amertume de ses rêveries et, se relevant :

— Et ton ami, Pierre Dabrenil, il y a longtemps que tu ne l'as vu ?

— Le jour de mon départ. Il passait à cheval sur notre chemin. Je pense que c'était avec préméditation. Il ne nous quitte pas de loin.

— Comme tu as tort de le faire

languir, ce pauvre garçon ! C'est si cruel d'aimer sans espoir !... Il t'a demandé ?

— Il paraît ?

— Tu refuses ?

— Je ne sais pas... Je ne dis ni oui ni non... Je verrai. J'ai le temps.

Elle prit le bras de Marguerite, le glissa sous le sien, et lui dit :

— Viens faire un tour ! Ça te fera du bien, et appuie-toi sur moi !... Si j'étais près de toi, je voudrais te rendre la santé... te soigner... comme une bonne sœur... Et tu verrais comme bientôt tu te porterais mieux !

La malade leva ses deux yeux bleus sur elle et la remercia d'un sourire en lui disant doucement :

— Allons.

Angèle avait hâte de s'éloigner de ce lieu plein d'ombre où elle venait d'entendre ces mots hardis, insolents peut-être, mais qu'elle exécutait parce qu'ils se ressemblaient en ces trois autres qui aux belles années de la vie sont si émouvants et si doux :

— Je vous aime !

Elles les avait écoutés ! Elle ne s'était pas enfuie loin de ce corrupteur ; elle lui avait à peine manifesté un semblant d'indignation de l'outrage, et avec tant d'indulgence !

Elle se reprochait sa faiblesse, et au fond du cœur elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître que ses déclarations avaient en pour elle un charme sous lequel

elle se trouvait encore.

Elle se sentait troublée, étreinte, comme aux approches de la révélation d'un mystère irritable.

Dès qu'elle fut sortie de la charmille, en se retrouvant en pleine lumière, elle essaya de se réveiller et de se remettre.

Elle comprit que son attitude pouvait éveiller l'attention de sa cousine et provoquer ses soupçons.

— Je ne sais ce que j'ai, murmura-t-elle pour expliquer son trouble. C'est comme un étourdissement, une défaillance ; jamais je n'ai rien éprouvé de pareil.